LA MORT DE RAYMOND POINCARÉ

LES CONDOLÉANCES

Mme Raymond Poincaré a reçu, hier, de nombreux télégrammes de toutes les régions de la France en deuil. Signalons particulièrement ceux qui lui ont été adressés par les villes de Bar-le-Duc et de Verdun :

Douloureusement ému par la mort brutale du président Poincaré, fils éminent de la ville de Bar-le-Duc, je vous prie d'accueillir les regrets les plus vifs de notre population attristée, avec l'assurance de la profonde sympathie de la municipalité barisienne dans le deuil cruel qui vous frappe.

FACDOUEL, *maire.*

Les anciens combattants de Bar-le-Duc, douloureusement affectés, saluent la mémoire du président Poincaré, sauveur de la patrie, restaurateur des finances, honneur du pays, et prient Mme Poincaré d'agréer l'hommage de leurs respectueuses condoléances.

POLIMANN, *député, président.*

Les membres de la chambre de commerce de Bar-le-Duc et de la Meuse, douloureusement frappés par la mort de leur éminent compatriote, M. Raymond Poincaré, vous prient d'agréer leurs condoléances attristées, ainsi que l'hommage de leurs sentiments respectueux.

Le président: A. PERNET.

Le maire de Verdun, dès les premières heures de la matinée, a fait déposer dans la chambre funéraire de M. Poincaré, une gerbe de fleurs portant l'inscription : « La ville de Verdun à son vénéré citain. » Le président Poincaré avait été, en effet, fait citain de Verdun le 13 juin 1921, au cours d'une grandiose cérémonie.

Le maire de Verdun a en outre envoyé à Mme Poincaré le télégramme suivant :

Au nom de la population et de la municipalité verdunoises, profondément affectées par la disparition du président Raymond Poincaré, citain de Verdun, auquel notre cité était attachée par les liens les plus chers, je vous présente, Madame, l'expression de mes respectueux et très attristés sentiments.

Enfin le gouverneur général de l'Algérie et le résident général en Tunisie ont exprimé en ces termes leurs condoléances :

Les populations algériennes profondément émues à l'annonce du décès du président Poincaré vous expriment par ma voix leurs sentiments de condoléances respectueuses. L'Algérie conservera précieusement le souvenir de l'éminent homme d'Etat dont le patriotisme ardent a guidé la France en des heures tragiques.

CARDE.

La Tunisie tout entière a appris avec une profonde émotion la mort de M. Poincaré et s'associe au deuil que provoque en France la disparition de l'éminent homme d'Etat. Son Altesse le bey me prie de transmettre à la famille de M. Poincaré, à M. le président de la République et à Votre Excellence ses condoléances émues. J'y joins celles de toute la colonie française et les miennes.

PEYROUTON.

Au Conseil général de la Seine

M. Augustin Beaud, président du Conseil général, vient d'adresser le télégramme suivant à M. Gaston Doumergue, président du conseil :

Le Conseil général de la Seine, douloureusement ému de la mort du président Raymond Poincaré, s'associe intimement au deuil de la France et de la République.

La population de la région parisienne gardera toujours le souvenir de ce grand citoyen, auquel le Parlement a rendu le juste hommage d'avoir « bien mérité de la patrie ».

A la Bourse de commerce

M. Henry Dechavanne, président du syndicat général, a prononcé l'allocution suivante :

Messieurs,

Pour la deuxième fois en peu de jours, je dois monter à ce pupitre pour être auprès de vous le messager de tristes nouvelles.

Le président Poincaré est mort. Nous devons nous incliner devant la mémoire de ce grand patriote, de ce grand Français, et nous rappeler le rôle inoubliable qu'il joua pendant la guerre, et ensuite au moment du redressement financier de 1926, qui fut son œuvre.

En son honneur, je vous invite, messieurs, à observer une minute de silence.

Le silence a été observé avec le plus profond recueillement.

Un geste des officiers de réserve

L'Union nationale des officiers de réserve a fait déposer sur le lit mortuaire de Raymond Poincaré, qui a été son premier président, la gerbe de bronze de l'Union nationale des officiers de réserve.

Le souvenir des chasseurs du 2e bataillon

Le président Poincaré avait servi au 2e bataillon de chasseurs à pied. Jusqu'à sa libération de toute obligation militaire, le sous-lieutenant de réserve Raymond Poincaré resta inscrit sur les contrôles du bataillon, qui tient actuellement garnison à Mulhouse.

Dès qu'il apprit la triste nouvelle, le chef de bataillon Troullier, de passage à Paris, s'empressa d'aller présenter, au nom de l'unité qu'il commande, les condoléances des officiers, sous-officiers et chasseurs du 2e bataillon.

La mise en bière

La cérémonie de la mise en bière s'est déroulée hier soir rue Marbeau à 20 heures en présence des seuls membres de la famille du président, M. Daume, M. Payelle, Mme Guionic, le docteur et Mme Tortat, M. Nobel, M. Henri Cain, ses neveux et nièces, ainsi que de ses plus proches collaborateurs, MM. Henri Grignon et Marcel Ribière. Déposé dans un cercueil de plomb et placé dans une bière de chêne, le corps a été veillé toute la nuit par des sœurs de la Sagesse.

Le cercueil a été déposé dans une pièce du rez-de-chaussée où le public sera admis ce matin en attendant l'exposition solennelle au Panthéon.

L'inhumation à Nubécourt

C'est au cimetière du petit village meusien de Nubécourt qu'aura lieu l'inhumation.

L'HOMMAGE DE L'ÉTRANGER

M. Gaston Doumergue a reçu les télégrammes suivants :

Lisbonne, 15 octobre.

La perte subie par la France avec la mort de l'ancien chef du gouvernement et éminent ministre des finances m'a vivement ému. Je vous prie de croire dans les sentiments de solidarité avec lesquels je partage le deuil de la France.

DOCTEUR OLIVEIRA SALAZAR,
président du conseil.

Kaunas, 15 octobre.

Ému par la nouvelle de la mort de M. Poincaré, je prie votre excellence d'agréer l'expression des plus vives et sincères condoléances du gouvernement lithuanien au gouvernement et à la nation française frappés par la perte de l'éminent homme d'Etat français.

JUOZAS TUBELIS,
président du conseil de Lithuanie.

Riga, 15 octobre.

Profondément ému par la triste nouvelle du décès de M. Poincaré qui disparaît dans un moment où la nation française est déjà plongée dans le deuil, je prie votre excellence d'accepter les plus sincères condoléances du gouvernement letton pour la perte du grand homme d'Etat qui a veillé sur les destinées de la France aux heures les plus décisives.

ULMANIS,
président du conseil de Lettonie,
ministre des affaires étrangères.

Copenhague, 15 octobre.

Je prie votre excellence d'accepter l'expression des condoléances sincères des gouvernements du Danemark et de l'Islande qui prennent une part très vive à la perte douloureuse que vient de subir la France par la mort de son Grand Fils, l'éminent homme d'Etat Raymond Poincaré.

MUNCH,
ministre des affaires étrangères.

Paris, 15 octobre.

Douloureusement, affecté par perte du président Poincaré, gouvernement hellénique s'associe au deuil national de la France et prie gouvernement République d'agréer ses sincères condoléances auxquelles je joins expression de la profonde tristesse que j'éprouve de la disparition du Grand Français.

POLITIS,
ministre de Grèce.

De leur côté, le comte Pignatti de Custoza, ambassadeur d'Italie, M. Holmer, ministre de Finlande, le comte Ehrensward, ministre de Suède, MM. Dunant, ministre de Suisse, Politis, ministre de Grèce, Fakhry pacha, ministre d'Egypte, MM. Dirk Forster, chargé d'affaires d'Allemagne, Katsutaro Miyazaki, chargé d'affaires du Japon, ont exprimé leurs condoléances à M. Pierre Laval, ministre des affaires étrangères, à l'occasion de la mort de M. Poincaré.

M. Pierre Laval a reçu, en outre, les télégrammes suivants :

Lisbonne, 15 octobre.

Profondément ému par le douloureux événement de la mort du grand homme d'Etat, M. Raymond Poincaré, je vous prie d'agréer au nom du gouvernement de la République portugaise l'expression de mes plus sincères condoléances.

DOCTEUR CAEIRO DA MATTA,
ministre des affaires étrangères.

Athènes, 15 octobre.

Prenant part au deuil de la France à la suite du décès de Raymond Poincaré, un de ses hommes d'Etat les plus éminents, je tiens à exprimer à Votre Excellence la profonde sympathie et les condoléances sincères du gouvernement hellénique et de moi-même.

MAXIMOS,
ministre des affaires étrangères,

Le maréchal de France, ministre de la guerre, a reçu de M. Albert Devèze, ministre de la défense nationale belge, le télégramme suivant :

Je prie Votre Excellence de vouloir agréer les condoléances émues de l'armée belge et du ministre de la défense nationale dans le deuil qui frappe la France et que la Belgique entière ressent profondément.

ALBERT DEVÈZE.

En Grande-Bretagne

Sir Austen Chamberlain, en apprenant la mort de M. Poincaré, a déclaré :

Il fut un homme de grand courage et d'honneur sans tache dont les services à la France ne seront jamais oubliés.

« M. Poincaré, a dit M. Lloyd George, était la dernière des grandes figures politiques de la guerre. »

« Une immense force intellectuelle », a dit le vicomte Cecil. « Il sut inspirer confiance à ses compatriotes et fut un homme d'une droiture et d'une loyauté totales. »

A ces éloges, ceux qui ont connu personnellement M. Raymond Poincaré apportent un hommage plus personnel.

« J'avais pour lui une grande estime personnelle », rappelle lord Crewe, qui fut ambassadeur à Paris de 1922 à 1928. « Il possédait une culture étendue : Poincaré fut un patriote profondément sincère et d'une absolue loyauté. »

« Je suis profondément affecté par cette mort, a déclaré lord Derby. J'avais de ses qualités d'homme d'Etat la plus haute opinion. Il y avait entre nous une grande amitié personnelle. »

Notre correspondant particulier de Londres nous téléphone mardi matin 16 octobre :

La mort de M. Raymond Poincaré évoque partout, en Angleterre, des regrets sincères et unanimes. Peu d'hommes d'Etat français ont été mieux connus et plus discutés par les Anglais, d'abord pendant sa présidence de la République, ensuite, et surtout, pendant ses deux ministères d'après guerre. Tout le monde s'accorde à rendre hommage à l'honnêteté foncière et au grand patriotisme de M. Poincaré.

Le *Times* met surtout en valeur la confiance illimitée que la France a mise en lui :

D'autres chefs ont été les représentants d'idées et de sentiments partagés avec une profonde conviction par telle ou telle partie de la nation. Poincaré pouvait parler et agir pour tout le pays... Il était l'incarnation de l'union sacrée.

Sous le titre : « Un grand serviteur de la France », le *Daily Telegraph* rend un hommage ému à M. Poincaré :

Sa carrière politique est singulièrement exempte de toute ambiguïté et de toute équivoque. Si sur bien des points il s'est trompé, il a du moins compris et interprété l'esprit de ses compatriotes sur les grands problèmes politiques, car peu d'hommes d'Etat à sa place l'ont fait. Il a pu compter sur la confiance absolue des Français comme personne d'autre dans les temps modernes.

Le *Morning Post* écrit :

Poincaré représentait pour nous une rigueur quasi métallique de caractère qui n'excluait pas la chaleur des affections par la clarté de son esprit et par la précision de son expression, la fleur même de sa race et de son pays.

Le *Daily Mail* écrit :

La France perd en lui un des plus grands de ses serviteurs et l'Angleterre un de ses amis les plus fidèles. C'était un homme que respectaient même ses ennemis les plus acharnés.

Le *News Chronicle*, libéral, rend hommage aux grandes qualités de M. Poincaré, sa claire vision du but poursuivi, son intégrité, son ardeur au travail, sa forte intelligence, et il reconnaît que son dévouement à la France dans la guerre et dans la paix a produit des effets bienfaisants pour d'autres pays.

Ce journal se refuse à reconnaître que l'occupation de la Ruhr ait eu de bons effets du point de vue économique, et il lui attribue une déplorable conséquence politique : la naissance de l'hitlérisme. Aussi, l'organe libéral conclut-il en exprimant l'espoir que M. Laval pratiquera plutôt une politique de détente et d'entente à l'égard de l'Allemagne.

Le *Daily Herald*, travailliste, écrit :

Son souvenir vivra longtemps en Europe. Ce fut un homme honnête, capable, intrépide, possédé par une idée qui était une idée directrice.

En Belgique

Notre correspondant particulier à Bruxelles nous écrit :

La presse belge est unanime à rendre à la mémoire de M. Raymond Poincaré un éclatant hommage. Le *Soir*, de Bruxelles, traduisant les sentiments de tout le peuple belge, publie sous le titre « Hommage » ces lignes :

Raymond Poincaré personnifiait, aux yeux des Belges, les plus hautes qualités du peuple de France.

Il était pour nous le grand Français qui, avec Clemenceau et Foch, galvanisa les cœurs aux heures tragiques.

Il était le grand président de la République qui, au prix d'un effort surhumain, conduisit son pays, et avec lui tous les Alliés, à la victoire et la libération.

Il était celui qui, sur l'Yser, en novembre 1914 — il y a vingt ans ! — venait dire au roi Albert, devant le monde, suivant son expression même, « que la France liait son sort à celui de la Belgique ».

Il était celui qui, après la tourmente, lorsque les forces mauvaises menaçaient la France d'une ruine financière équivalant à la défaite, rendit aux Français une totale confiance, les sauvant une nouvelle fois du défaitisme, qui eût entraîné leurs voisins dans la débâcle.

La Belgique, dans un ultime hommage de reconnaissante admiration, s'incline tout entière, avec une tristesse infinie, devant la tombe qui s'ouvre.

La *Nation belge* écrit qu'avec la mort de Poincaré c'est un chapitre de l'histoire de France qui prend fin.

En toute justice, dit ce journal, il faut saluer en lui un grand Français. Sa brillante intelligence, son désintéressement absolu, son honnêteté foncière, son ardent patriotisme, sa force de travail ont fait de M. Poincaré un véritable homme d'Etat. Pour être l'égal des plus grands, pour être l'égal d'un Clemenceau, par exemple, il n'a manqué à ce juriste de talent que le goût du risque.

La *Libre Belgique* écrit :

La mort de l'ancien président de la République française et de l'homme politique illustre — bien qu'il fût depuis quelques années écarté de la vie active par la vieillesse et la maladie — suscitera l'émotion universelle, par les souvenirs proches ou lointains, heureux ou tragiques, d'une vie particulièrement riche.

La *Dernière heure* souligne que M. Poincaré était un ami sincère de la Belgique.

La *Meuse*, de Liége, rend également à M. Poincaré un éclatant hommage et rappelle le miracle du redressement de 1926 réussi par la confiance inspirée par sa seule personnalité. Ce journal estime que l'occupation de la Ruhr a permis de faire sentir aux Allemands le poids de leur défaite et de réparer ainsi certaines des fautes commises en 1918, tout en rendant possible, par cette manifestation de volonté, la politique de détente suivie en 1925.

En Italie

Notre correspondant particulier de Rome nous téléphone mardi matin 16 octobre :

La mort de M. Poincaré est annoncée dans la presse italienne par de brèves notes biographiques. Rares sont les journaux qui les accompagnent de quelques commentaires. Dans les milieux politiques, on met en relief les qualités intellectuelles et morales de l'homme politique et l'on reconnaît que, grand patriote, il fut avec Clemenceau l'un des meilleurs artisans de la victoire de la France.

Cependant on déplore que M. Poincaré n'ait jamais témoigné de sympathie particulière à l'Italie.

On lui reproche, également, de n'avoir pas été, dans ses Mémoires, un témoin impartial de l'action italienne pendant la guerre mondiale et les pourparlers de paix. Rappelons à cet égard qu'au fur et à mesure de la publication du livre de M. Poincaré, de nombreux articles de journaux italiens combattirent certains de ses points de vue. Bref, selon d'aucuns, on se trouverait en face d'un cas d'incompréhension de l'Italie, de ses destins, de sa fonction dans le monde, et de l'intérêt de la France à s'assurer son amitié.

On sait qu'une accusation semblable fut exprimée en son temps, à l'adresse de M. Clemenceau; les rares commentaires de presse restent cependant des plus corrects.

Le *Popolo di Roma* exprime ce matin l'opinion de chacun en déclarant que si l'Italie n'a pas eu toujours à se louer de l'action de M. Poincaré, elle ne veut se rappeler devant sa dépouille mortelle que des jours de lutte commune contre l'ennemi commun. «Au nom de ce souvenir, conclut le journal romain, la nation italienne s'associe cordialement au nouveau deuil du peuple ami. »

La *Tribuna* dit que la France perd un homme politique dont la mentalité particulière s'est manifestée surtout après la guerre, dans les débats diplomatiques engagés notamment avec lord Curzon, au sujet de l'interprétation des traités de paix, et dont le nom est resté lié à l'histoire de l'occupation de la Ruhr.

UN COMMENTAIRE DE L' « OSSERVATORE ROMANO »

L'*Osservatore romano*, organe du Vatican, écrit :

Poincaré peut être considéré comme un homme qui a exercé l'influence la plus vaste et la plus décisive sur la politique française durant les vingt-cinq premières années de ce siècle.

Les méthodes de Poincaré trouvèrent des admirateurs enthousiastes et de puissants adversaires. Mais, quel que soit le jugement que l'on portera sur ses activités, elles furent certainement inspirées par un profond sentiment de dévouement aux intérêts de son pays.

La France a perdu un chef et un serviteur fidèle.

En Allemagne

Notre correspondant particulier de Berlin nous téléphone mardi matin 16 octobre :

Les articles de la presse allemande sur Poincaré peuvent se résumer en quelques mots : un ennemi de l'Allemagne a disparu. Par ses qualités d'homme d'Etat, son patriotisme, son labeur infatigable, son intégrité, il a bien mérité de son pays, mais il faut espérer que son successeur a une autre conception des rapports entre l'Allemagne et la France.

Poincaré, écrit le *Berliner Tageblatt*, est un singulier mélange de passion politique, d'exactitude, de froideur et de précision juridique. Son organisme intellectuel avait deux températures à la fois. Il donnait beaucoup à la logique, qui, avant tout dans les rapports avec l'Allemagne, devait être maintenue au premier plan, mais par derrière agissaient chez lui des instincts élémentaires : une préoccupation ardente de la conservation de la France avec la volonté de faire triompher son pays. Personne n'a mis, comme lui, les méthodes du barreau au service de sa patrie. Personne n'a été comme lui l'avocat de la France. Il ramenait toujours ses revendications au Droit et à des droits. Son esprit méthodique voyait dans cette méthode l'appui le plus solide pour soutenir son action. C'était là aussi le fondement de son pathétique.

Le *Lokal Anzeiger* écrit, de son côté :

L'histoire jugera si Poincaré fut un grand homme d'Etat. Son esprit avait des bornes étroites; comme derrière des oillères, il ne voyait qu'un seul but : l'anéantissement et — la chose étant irréalisable — l'oppression de l'Allemagne qu'il haïssait.

Le *Vœlkische Beobachter* formule ce jugement:

Sa politique ne fut qu'une perpétuelle revanche. Il fut l'avocat politique qui, avec une exactitude rageuse, exigea l'application du traité de Versailles. Peut-être est-ce cette mesquinerie de petit bourgeois, mais ce sont aussi certainement son grand labeur personnel et son dévouement à l'Etat qui le feront vivre dans le cœur des Français. Il laissera peut-être son nom à la période de la politique de guerre française, mais nous souhaiterions au jour de sa mort que ses conceptions restent celles d'une vieille génération qui passe de plus en plus au second plan.

La *Frankfurter Zeitung* s'efforce à l'objectivisme :

Ne portons pas un faux jugement sur cet homme qui nous a été si fatal. Le nationalisme n'était pas pour lui un geste de propagande, mais plutôt ce qu'on appelle patriotisme. Un dévouement sans condition, sans discussion à sa patrie, la France. Il considérait les autres peuples sans haine, mais il les mesurait à ce qu'ils étaient pour la France. L'Allemagne était à ses yeux le danger. Il en résulte que toute constellation politique qui produisait un déplacement de la puissance allemande réveillait chez lui des sentiments en sommeil. Il donna à l'évolution diplomatique une direction qui, à vrai dire, ne dépendait pas uniquement de lui. La politique allemande ne sut pas combattre cette offensive continue.

En Autriche

On mande de Vienne :

Si la presse viennoise, en général, dans ses commentaires de la mort de M. Poincaré, fait des réserves sur l'action de l'illustre homme d'Etat français dans la politique internationale, elle lui assigne unanimement la place de premier plan qui lui restera dans l'histoire.

« Sans aucun doute, écrit l'officieuse *Wiener Zeitung*, Poincaré fut un grand patriote »; mais ce journal estime que « le sort de la France lui a fait perdre de vue parfois les intérêts supérieurs de l'Occident ».

Pour la *Neue Freie Presse*, les Mémoires de Poincaré resteront le monument d'une époque pendant laquelle l'auteur lui-même n'a cessé de jouer un rôle décisif.

Poincaré, écrit le *Neue Wiener Tagblatt*, ne connaissait point ce scepticisme à l'égard de soi-même qui caractérise souvent le Français, et c'est en quoi résidait sa force. Il avait du relief devant toute l'Europe. La politique française, depuis 1912, suit la ligne droite qu'a tracée Poincaré.

La *Reichspost* écrit :

Retracer la carrière de Poincaré avec ses conséquences, ses honneurs et ses triomphes, c'est écrire l'histoire de la France depuis quarante ans et celle de l'Europe depuis vingt ans.

Les deux sommets de sa vie : 1914 et 1926, suffiront à éterniser sa mémoire. Sa gloire de redresseur du franc est reconnue de tous.

En Pologne

Notre correspondant particulier de Varsovie nous téléphone mardi matin 16 octobre :

Toute la presse polonaise sans exception consacre de nombreuses colonnes à la mémoire du président Poincaré, à sa biographie, aux dernières heures de sa vie, si douloureusement abrégée par la nouvelle de la tragédie de Marseille :

Ce n'est pas seulement la France, écrit le *Courrier de Varsovie*, mais le monde entier qui rendra hommage au défunt en raison des services que rendit ce grand Français à la cause de la paix.

L'*A B C* déclare que si l'on pouvait surnommer les présidents de république comme on le fait pour les rois, on dirait « Poincaré le Grand », et conclut :

La France a perdu celui qui était le symbole même de sa renaissance.

Le *Kurjer Poranny* écrit que le président Poincaré avait la confiance absolue de l'immense majorité des Français, et il ajoute :

A la Pologne ressuscitée, Poincaré, comme président de la République, comme président du conseil et comme homme, montra toujours beaucoup de cœur et d'amitié. Il était au pouvoir lorsque l'alliance fut conclue entre nos deux pays; il en fut le chaud partisan et le défenseur. Ce fut un ami de notre pays; aussi le deuil de la France et sa tristesse sont-ils ceux mêmes de la Pologne. Devant cette belle figure, devant cette vie qui fut tout entière consacrée au service de la patrie, nous nous inclinons, l'âme en deuil.

L'opinion polonaise est profondément émue de ces coups successifs du destin, dont la France est frappée: après Barthou, Poincaré!

Le *Courrier de Varsovie* interprète fort exactement les sentiments de la nation polonaise lorsqu'il demande que la Pologne soit représentée aux obsèques du président Poincaré d'une manière particulièrement solennelle.

En Tchécoslovaquie

Une déclaration de M. Benès

M. Benès, ministre des affaires étrangères de Tchécoslovaquie, a fait au représentant de l'agence Havas la déclaration suivante :

Trop de souvenirs rattachent la Tchécoslovaquie à la personnalité de M. Poincaré pour que la perte de l'éminent homme d'Etat français, venant surtout si peu de jours après l'affreux assassinat du roi Alexandre et de mon ami Louis Barthou, ne soit pas ressentie avec une douleur intense dans notre pays.

C'est M. Raymond Poincaré qui marquait le premier pas de notre renaissance quand il signait, comme président de la République en décembre 1917, le décret par lequel le gouvernement français donnait son assentiment à la constitution d'une armée tchécoslovaque qui devait combattre aux côtés de l'armée française.

Comme président du conseil et ministre des affaires étrangères, M. Raymond Poincaré signait le 21 décembre 1923 le traité d'alliance et d'amitié conclu entre la France et la Tchécoslovaquie, et il était ainsi le premier artisan de notre amitié mutuelle.

Plus tard, M. Raymond Poincaré n'a cessé de faire preuve d'une sollicitude toujours vigilante et profondément amicale vis-à-vis de notre jeune république.

Personnellement, dans toutes les occasions où il m'a été donné de collaborer avec lui, je l'ai trouvé dès l'abord compréhensif des intérêts de notre pays et de l'ensemble des problèmes de l'Europe centrale, de telle sorte que les politiques de nos deux pays ont pu se développer avec une complète coordination.

En Raymond Poincaré la France perd un de ses grands serviteurs et la Tchécoslovaquie un de ses grands amis.

Son souvenir reste intimement lié dans nos esprits et dans nos cœurs à l'histoire de l'indépendance de notre pays qui lui conservera sa reconnaissance.

En Espagne

Les journaux de Madrid consacrent des articles, en général élogieux, au président Poincaré dont ils soulignent particulièrement le patriotisme.

Au Portugal

Les journaux consacrent de longs articles à la mémoire de M. Poincaré dont ils rappellent notamment l'action pendant la guerre.

Dans la *Republica*, le général Morton de Matos écrit :

Poincaré fut un des piliers de la résistance française. C'est à lui qu'est due en grande partie la victoire des alliés.

REVUE DE LA PRESSE

PRESSE PARISIENNE

Avec un égal respect, la presse entière s'incline devant la haute et noble figure de Raymond Poincaré.

« Il ne disparaît pas. L'histoire de France le recueille pour le grandir », écrit M. Lucien Romier dans le *Figaro*, tandis que M. Stéphane Lauzanne s'exprime ainsi dans le *Matin* :

La France, au cours de sa fiévreuse et grande histoire, a-t-elle eu des hommes d'Etat plus prestigieux? Elle n'en a pas eu qui l'aient servie avec un plus noble désintéressement, une plus belle intelligence, une plus ardente fierté.

Au jour de la victoire définitive, quand la voix du canon se tut et que le son des cloches d'église s'éleva, le Parlement décréta qu'il « avait bien mérité de la patrie ». D'autres aussi ont bien mérité de la patrie. D'autres, tous les jours, méritent bien de la patrie. Mais, lui, a fait quelque chose de plus. Il a honoré la patrie par la magnifique probité de sa vie, de son talent et de son labeur. Et elle lui doit quelque chose de plus que la reconnaissance ou l'admiration — le respect.

Il a été un grand serviteur du pays, déclare le *Journal des débats* :

Le souvenir de son patriotisme l'emportera toujours sur le souvenir des idées politiques qui peuvent être contestées. Son nom demeure associé à des événements qui comptent parmi les plus grands de notre histoire. Au moment où il disparaît, la France entière s'inclinera avec respect devant lui, comme devant un des hommes qui ont mis le plus de passion à l'aimer et de talent à la servir.

De M. E.-J. Bois (*Petit Parisien*) :

Raymond Poincaré avait été l'homme qui, de son vivant, avait le plus souvent mérité la confiance française. Nous ne savons pas de plus bel éloge.

Il la méritait encore, il la méritait hier quand, au milieu des crises récentes, son nom était prononcé avec le regret qu'il ne fût pas en état de travailler de lui-même à la réconciliation des partis. Sa destinée ne l'a pas permis. Sa tâche était finie. A d'autres le flambeau!

Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il s'en va dans le respect et dans l'admiration universels.

De M. Paul Reynaud dans le *Journal* :

Il n'avait ni les qualités ni les défauts qui font le charme. Il n'avait ni la force oratoire d'un Gambetta ou d'un Jaurès ni l'ironie hautaine d'un Waldeck-Rousseau. Mais il avait d'étonnantes facultés cérébrales: une puissance de travail presque incroyable et une mémoire qui faisait de lui un inaudi de la politique. Il avait, par-dessus tout, une tenue intellectuelle et morale qui imposait le respect. Parlementaire jusqu'à la moelle, il souffrait de la déliquescence et du manque de tenue qu'il reprocha souvent aux assemblées.

Pour M. C.-J. Gignoux (la *Journée industrielle*), la mort de Raymond Poincaré marque le crépuscule d'une époque :

Les hommes de sa race pensaient suffisamment orner leur existence en servant leur pays : ils n'avaient que mépris pour les apparences fugitives et la religion de l'honneur sanctifiait leur effort.

Il n'est pas de vrai Français qui, ce soir, ne se sente en deuil; il n'en est pas qui ne se répète la phrase lapidaire inscrite dans nos lois : « Le citoyen Raymond Poincaré, président de la République française, a bien mérité de la patrie. »

On lit sous la signature de M. Emile Buré dans l'*Ordre* :

La mémoire de Raymond Poincaré, qui était prodigieuse, fécondait son admirable labeur. Réduit à l'inactivité en pleine force intellectuelle, on imagine combien il dut souffrir moralement. La mort, pour lui, aura été certes une délivrance. Mais, pour nous, elle est le plus inquiétant des intersignes, elle ajoute à l'effroi que nous causent les événements. Nos libertés sont menacées, cela ne fait aucun doute, et regardant autour de nous, nous ne voyons malheureusement, Raymond Poincaré disparu, que bien peu d'hommes susceptibles de les défendre avec foi, autorité et habileté.

De l'*Ere nouvelle* :

C'était un grand Français. C'était un sincère républicain. C'était un ardent défenseur de nos institutions. Le pays, tout entier, s'incline avec respect sur sa tombe.

M. Léon Blum (le *Populaire*) trace de Raymond Poincaré un portrait d'où l'estime n'est point bannie :

Il avait, non seulement dans le caractère mais dans l'esprit, la probité, la modestie et la règle. Le labeur, chez lui, était aussi aisé que scrupuleux, la méthode exacte, la mémoire infaillible. Sa facilité quasi-universelle avait pris la forme précoce de la gravité et de la maturité. La virtuosité extraordinaire de son intelligence et de sa parole avait fait de lui, à peine sorti de l'adolescence, quelque chose comme le lauréat de la politique, et il avait su en tirer un ascendant, un prestige. Il aimait la bataille; il s'y acharnait et s'y surpassait. L'ensemble du caractère compose un personnage singulier, d'une sorte rare, vis-à-vis duquel l'indifférence n'était pas permise, qu'on a pu attaquer, qu'on a pu détester, mais à qui personne n'a jamais disputé, durant sa vie, l'hommage intime dont il était digne.

NOTES INTIMES

Les origines de M. Poincaré

Après son élévation à la présidence de la République, Raymond Poincaré tint à faire une visite au pays natal, à sa chère Lorraine, dont les idées n'avaient jamais cessé d'être son escorte et son égide. C'était en 1913. Bar-le-Duc, pour le recevoir, s'était mis en fête, les populations voisines de Toul, de Verdun, de Nancy, et même au delà de la frontière, étaient accourues, qui formaient derrière les troupes, dans les rues, une haie ininterrompue. Le président, en passant devant le numéro 35 de la rue Nève, ancienne rue des Tanneurs, sur les bords de l'Ornain avait jeté un long regard sur la maison construite en massives pierres de taille, qui avait encore l'aspect de l'époque où s'y écoulait sa jeunesse. Mêmes jardins, mêmes bancs de fer, même eau courante sur laquelle était jeté le pont de bois par où, enfant, il aimait à s'enfuir pour aller jouer au cerf-volant avec les fils des artisans de la rue voisine. Le cortège gagna la salle où avait été organisé le banquet qui lui était offert. Au dessert, le nouveau président de la République se leva. Il salua d'un regard chargé de bonheur et de regrets le chemin qu'il venait de parcourir et le long duquel les souvenirs de sa jeunesse venaient de se dérouler. Sa voix tremblait d'une émotion qu'il ne cherchait pas à contenir.

« En suivant, tout à l'heure, disait-il, les rues pavoisées, où je retrouvais dans la foule tant de visages familiers, j'avais à chaque instant l'illusion d'apercevoir, au milieu des Barisiens qui acclamaient leur compatriote, les ombres fugitives de mes jeunes années, et lorsque je jetais, à la dérobée, un regard sur la vieille horloge qui domine la ville et qui a mesuré, jadis, le temps de mes classes et de mes récréations, il me semblait que j'échangeais une confidence muette avec un de ces amis intimes qui pénètrent nos secrets et comprennent nos silences. Il n'est pas un coin de rue où je ne rencontre l'image de ceux qui ne sont plus et qui reposent, non loin d'ici, au cœur de la campagne lorraine, et, dans ma mémoire, se pressent une multitude de sensations qui montent des profondeurs du temps: gaieté des jeux enfantins dans les grands vestibules de la maison maternelle ou sous les marronniers du jardin; leçons et devoirs surveillés par des affections attentives; heures austères passées dans les salles de notre lycée; sombres visions de la guerre et de la défaite; longue résignation de la ville envahie; enthousiasme populaire à la libération du territoire et au retour des troupes françaises; ardentes reprises des études dans la renaissance de la patrie; premiers attraits de la science et de la culture classique; camaraderies qui se nouent peu à peu entre condisciples et qui deviennent assez fortes pour résister à tous les hasards de la vie; promenades dominicales dans les forêts qui couronnent les coteaux, puissant réseau de liens innombrables qui m'attachent pour jamais à la ville où je suis né. »

Raymond Poincaré était de bonne famille bourgeoise. Son père, Antoine Poincaré, était fils d'un pharmacien de Nancy, qui était entré à Polytechnique, et en était sorti élève-ingénieur des ponts et chaussées. Très attaché aux idées républicaines, au Coup d'Etat il avait refusé de prêter serment. L'empereur apprécia comme il convenait une intransigeance loyale et réintégra le jeune ingénieur dans son poste en le dispensant du serment. Il fut successivement ingénieur du Cantal, de la Mayenne, de la Meuse de 1856 à 1880. A cette époque, il fut nommé inspecteur général des ponts et chaussées et inspecteur général du service hydraulique au ministère de l'agriculture. Il fut le fondateur du premier service de météorologie agricole. Antoine Poincaré avait épousé Mlle Ficatier-Gillon, de Bar-le-Duc, petite-fille de Léon-Landry Gillon, conseiller à la Cour de cassation, neuf fois représentant conservateur de la Meuse sous la monarchie de Juillet, et petite-nièce de Paulin Gillon qui fut député à la Constituante de 1848 et député légitimiste à l'Assemblée nationale de 1871, puis sénateur inamovible.

Les années de collège

Le ménage habitait Bar-le-Duc, dans la maison ancestrale, rue Nève, lorsque vint au monde, le 20 août 1860, leur fils aîné Raymond. Il avait à peine cinq ans quand on le plaça dans la petite classe enfantine de Mlle Maré, institutrice libre; il entra à l'école Rollin située au sommet de la côte des Prêtres et dominée par l'ancien château des Ducs. Les élèves de l'école dirigée par le «père Forget » étaient généralement les premiers lorsqu'ils entraient au lycée de Bar-le-Duc. Raymond Poincaré, moins qu'aucun autre, ne fit exception à la règle. En 9e, il remporta presque tous les prix. Un de ses condisciples, M. Pol Grouchot, devenu conseiller à la Cour d'appel de Paris, a des souvenirs précieux qui nous permettent d'approcher

---

FEUILLETON DU Temps
DU 17 OCTOBRE 1934

LA MUSIQUE

Louis Barthou et la musique

A toutes les louanges dont on a salué la mémoire, désormais sacrée, de Louis Barthou, il nous faut ajouter celles, plus modestes, du monde musical. L'homme d'Etat qui vient de nous être enlevé tragiquement était l'un des maîtres de notre corporation. Ses travaux critiques sur l'art sonore comptent parmi les plus judicieux, les plus élégants, les plus fins qui aient été publiés. En particulier dans la dernière période de sa vie, il s'était voué d'esprit et de cœur à la musique et aux musiciens. Nous nous devons de payer ici le tribut de gratitude qui lui est dû pour l'effort important et généreux qu'il a accompli dans cette direction.

Louis Barthou accordait expressément à la musique le premier rang dans l'ordre des arts. L'esprit toujours en éveil, il n'avait pas manqué d'apprécier l'influence active, capitale, qu'exerce l'art lyrique dans notre âge et notre état de civilisation. En logicien inflexible, autant qu'en amateur de haut goût, il avait cru devoir mettre au service de la musique l'autorité de son nom, sa qualité éminente d'écrivain, d'orateur et d'historien. N'essayons pas de savoir si son entier engagement à la musique date de la mort de son fils unique, tué au début de la guerre, à l'âge de dix-huit ans. Que de l'audition d'un chef-d'œuvre symphonique un père douloureux tire un peu d'oubli et de consolation élevée, cela n'est pas fait pour nous surprendre. Peut-être Louis Barthou en attendait-il aussi une espèce de rédemption, car il était mieux placé que quiconque pour voir, dans toute son étendue, le tableau décourageant de l'inexorable humanité présente...

De nos différentes rencontres, je garde l'impression que l'exécution d'une belle symphonie était pour lui texte à rêverie, non moins que stimulant de l'imagination et préparation électrisante pour l'intelligence. Il y a plus d'un siècle que Beethoven a dit : « La musique doit faire jaillir le feu de l'esprit des hommes. » Et l'auteur de la *IXe Symphonie* a ajouté, plus tard : « La musique est une révélation plus haute que toute sagesse et toute philosophie... Celui qui comprend le sens de mon œuvre sera affranchi de toute la misère où se traînent les autres hommes. »

C'est précisément au romantisme musical que Louis Barthou accordait sa prédilection, et plus particulièrement à ces deux illustres représentants du mouvement : Beethoven et Richard Wagner. Venu du même bord, M. Edouard Herriot a traité de Beethoven à fond et de façon à décourager ceux qui s'attaqueraient, après lui, au sujet. Louis Barthou, qui avait fait le pèlerinage de Bayreuth, se réserva l'étude de Richard Wagner et y laissa sa trace lumineuse.

Dans une collection intitulée «Leurs amours» et qu'on aurait pu supposer d'intention plus frivole, il fit paraître, en 1925, *la Vie amoureuse de Richard Wagner* (1). On ne s'attendait pas à découvrir, dans cet essai d'un aspect léger, tant de gravité et d'ampleur unies à tant de finesse et d'aisance. Chaque étape de la tumultueuse existence du célèbre musicien allemand y est saisie